

Je vis Assad Nissim pour la dernière fois

en avril 1969. Invité à la réception donnée au palais présidentiel en l'honneur des délégués du Congrès des écrivains arabes – congrès auquel il participait en tant que membre de la délégation iraquienne –, il éveillait la curiosité. En entrant dans la salle pleine et climatisée, je le trouvai discutant avec un groupe d'écrivains, tandis que les caméras de la télévision suivaient attentivement ses moindres gestes. Il semblait satisfait et réjoui des marques d'honneur dont on le comblait. Mais lorsqu'il fut invité à la tribune pour faire son discours, il ne put réprimer son émotion et sa voix se brisa. Il lut un extrait d'un ancien poème.

Note d'auteur: Cet extrait est tiré du roman Il est Autre – Vehu Aher (Ed. Zmora Bitan, Tel-Aviv, 1991). Le narrateur, Haroun Sausan, est un juif iraquien converti à l'islam. Dans ce texte, il parle de son ami d'enfance, Assad Nissim, un poète juif, qui a été obligé de quitter l'Iraq au début des années 1970.

En observant son visage de type légèrement mongol, je pensais que si la vieillesse n'avait pas rendu ses cheveux gris, la peau tendue de son visage n'aurait pas révélé son âge.

Après des années d'oubli, Assad rattrapait le temps perdu, et ce juste au moment où la situation de cette poignée de juifs qui avait décidé de rester en Irak après la grande émigration se détériorait. Un poème de huit lignes seulement, paru en première page d'*Al Joumhouriya* sous le titre *Un juif à l'ombre de l'Islam*, braqua les projecteurs sur lui et, comme par un coup de baguette magique, il devint l'une des figures les plus en vue dans les journaux et à la télévision. Des reporters à la plume rapide s'empressèrent de lui tresser des lauriers et de surenchérir de louanges sur son activité littéraire et sa personnalité de patriote iraquien exemplaire. Il y avait beaucoup d'hypocrisie dans tout cela, mais tous ceux qui ont connu Assad peuvent témoigner que dans ces huit lignes, il exprimait d'une manière succincte non seulement une vérité qui lui était propre, mais aussi le dilemme dans lequel toute sa vie il resta empêtré. Voici ce qu'il écrivait :

*Bien que Moïse illumine ma foi
A l'ombre de Mahomet est mon abri
La tolérance de l'Islam garde ma voie
La langue du Coran forge mes écrits
Si en la religion de Moïse je crois
Je tiens le peuple de Mahomet en mon cœur
Tel Samawal je reste dans ma foi
Suis-je heureux à Bagdad ou courbé de malheurs*

Après la parution du poème, je dis à Kazem :

- C'est bien Assad. Il est resté tel que je l'ai connu.
- Le temps est venu de vous réconcilier, me répondit

Kazem.

- Il n'y a jamais eu de querelle entre nous. Simplement, nos chemins se sont séparés.

- Justement, je suis sûr qu'il serait heureux si tu l'appelais.

Je ne l'appelai pas. Cependant, lors de cette même réception, je pensai aller lui serrer la main après la lecture de son poème. Mais un journaliste égyptien m'en empêcha : "On m'a

dit qu'Assad Nissim et vous, avez grandi dans la ville de Hilla. Pouvez-vous me dire quelque chose de lui ?" D'après la formulation de la question, il était évident qu'il ne savait rien sur moi. Probablement quelqu'un l'avait orienté vers moi pour s'en débarrasser. J'aurais pu ne pas répondre et poursuivre mon chemin, mais je lui dis qu'à cette époque Hilla était une petite ville où tout le monde se connaissait. Cette réponse entraîna d'autres questions auxquelles je fus contraint de donner suite en quelques mots et avec une mauvaise volonté manifeste. Après m'être séparé de lui, je regrettai de lui avoir parlé, craignant qu'il n'utilisât mon nom afin de donner une note de sensationnel au reportage qu'il enverrait à son journal. Mais il faisait partie de cette espèce de journalistes ignares, comme le sont la plupart des journalistes égyptiens, qui ne prennent pas la peine, avant ou après l'interview, de se renseigner sur la personne avec laquelle ils s'entretiennent. Il ne savait pas qui j'étais et ne chercha pas à le savoir. Apparemment, il ne trouva pas dans mes propos quoi que ce soit pour gonfler son reportage. C'est la raison pour laquelle il ne prit pas mes réponses en considération. En fait, la bêtise a ses compensations et je dois la remercier doublement, car il était imprudent d'aller vers Assad devant les caméras et d'éveiller une curiosité qui n'est pas du tout de mon intérêt.

Je ne revis plus Assad, mais je suivis ses apparitions à la télévision et conservai toutes ses publications ou ce qu'on écrivait à son sujet dans la presse. Deux ans après cela, il suscita à nouveau l'attention lorsqu'il fut frappé d'une crise cardiaque. Le président al-Bakr dépêcha son adjoint, muni d'un bouquet de fleurs, à l'hôpital Faydhi où il était hospitalisé. Une occasion supplémentaire me fut donnée, qui serait aussi la dernière, de lui exprimer mon affection et de lui souhaiter, du fond du cœur, une bonne convalescence. Mais je ne le fis pas et je le regrette. Deux mois après sa sortie de l'hôpital, on lui fournit un passeport, ainsi qu'à sa femme. Il s'envola pour Beyrouth, et de là continua vers l'Europe puis vers Tel-Aviv.

La trame des liens qui m'unissent à Assad est compliquée. Compliquée et chargée de sinuosités, comme l'est le cheminement de notre existence depuis ces jours lointains jusqu'à maintenant, alors que nous sommes au seuil de nos

quatre-vingts-ans. Nous avons eu de rudes altercations et la rupture s'est effectivement produite, il y a de cela un demi-siècle. Mais jamais je n'étais notre différend en public ni ne mentionnai son nom, que ce soit dans un article ou lors d'une conférence. Son attitude fut identique, pour autant que je sache, jusqu'à présent. Dieu m'a fait une faveur car quand on annonça bruyamment sa désertion, je me trouvais aux Etats-Unis et je n'eus donc pas à réagir et à le condamner devant la presse. Ce que j'ai à dire d'Assad, je préfère le faire à ma manière et non par le truchement d'interviews et de déclarations aux médias. Ces pages de souvenirs relatent l'histoire d'une amitié ; elles constituent un témoignage sur moi-même et sur mon époque. Peu importe si elles déplaisent à mes proches et aux autres. De toute façon, elles ne paraîtront pas de mon vivant...

Je ne me souviens plus de la date, mais après l'évacuation du corps expéditionnaire britannique de Dunkerque et l'attaque de l'Union Soviétique par Hitler, fut publié dans le journal *Al-Iraq* un long poème d'Assad Nissim sous le titre *Le nouvel ordre*. Ce poème, comme il était précisé dans le journal, avait été diffusé en premier par Radio Londres et constituait une réponse à la propagande nazie que dirigeait Younis Bahri (*NDLR : speaker iraquien qui travaillait à Berlin sous le III^e Reich*). Je vis dans cette publication une raison d'appeler Assad et de le féliciter pour son courage. "C'est ma modeste contribution au combat contre les nazis", dit-il. Je ne lui réitérai pas ma demande de venir me rendre visite au bureau, mais cette visite eut lieu sans que j'en prenne l'initiative, lorsque survinrent certains problèmes concernant un projet de construction de la société de textile al-Rafidayn où il exerçait la fonction de conseiller juridique. L'affaire qu'il venait régler ne relevait pas de ma compétence, mais il se trouvait dans le bâtiment de la mairie et il décida de venir me voir.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis la pénible visite qui avait signifié le début de la rupture entre nous et en entrant, il regarda autour de lui, comme pour vérifier si quelque chose avait changé dans la pièce.

– Rien n’a changé et nous non plus, lui dis-je.

– Ah bon ? c’est ce que tu penses ? répondit-il en me lançant un regard surpris.

Je ne tins pas compte de ce qu’il sous-entendait et je lui dis que j’étais très heureux de lui parler d’ami à ami. Je lui répétais que j’avais apprécié son poème qui, à mon sens, était un des meilleurs qu’il ait écrits, et j’ajoutai qu’on s’en souviendrait longtemps en raison de l’esprit humanitaire qui l’animait. Je lui dis encore qu’il faisait partie des poèmes à caractère universel qui s’adressent à tous les peuples luttant pour leur liberté et contre le despotisme.

Assad écouta en détournant son regard de moi, avec un sourire discret et réservé, et lorsque j’eus fini, le silence s’imposa.

– Je ne veux pas que tu penses que je suis indifférent à ce qui se passe autour de nous, lui dis-je en essayant de l’amener à parler.

– Pourquoi penserais-je que tu es indifférent ?

– Tu m’en veux, Assad, continuai-je avec la même intention.

– Si c’est ton sentiment, je ne veux pas le changer.

– Je veux connaître ton sentiment, m’obstinai-je.

– Mon sentiment ?, dit-il en se tournant brusquement vers moi. Je suis désolé pour toi, c’est tout. Je ne voudrais pas être à ta place. Je ne souhaite à aucun ami d’être à ta place.

– Pourquoi ne dis-tu pas aussi que tu es en colère contre moi ?

– Non, je ne suis pas en colère. Si je l’avais été, je t’aurais demandé des explications.

– S’il en est ainsi, sache que je ne regrette rien.

– C’est ton problème, dit-il en levant les bras.

– Je ne regrette pas non plus un seul mot que j’ai écrit, continuai-je. Ce qui me gêne seulement, c’est qu’on enlève mes propos de leur contexte et qu’on dénature mes intentions.

Au lieu de répondre, il commença à parler d’une brochure de leçons de lecture pour les soldats qu’on lui avait apportée pendant son service pour avoir son avis et dans laquelle il avait trouvé un article écrit dans une langue défectueuse et qui portait pour titre : *Il ne faut pas faire confiance aux juifs.*

Il refusa de s'en occuper et la retourna à l'officier d'éducation. (...)

– C'est ta réponse à ce que j'ai dit ? demandai-je.

– Quelle réponse espères-tu puisque tu ne regrettes pas un mot de ce que tu as écrit ?

– Tu me parles avec dédain, dis-je en élevant la voix.

Comme si nous n'avions pas discuté de tout cela, comme si tu n'avais pas été d'accord avec moi dans tout ce que je disais.

Qu'est-ce que j'ai écrit ? Ai-je écrit quelque chose de différent ?

Mais ça t'est désagréable de le reconnaître, cela te dérange que ce soit sur le papier !

– Parce que ce qui est sur papier, on le cite.

– Bien, tu reconnais finalement que c'est la seule différence entre nous !

– Pas seulement ça, répondit-il, en me faisant bondir de ma place. La différence entre nous c'est que moi je suis juif et que toi tu es un juif renégat !

Il avait utilisé le mot outrageant en hébreu, *meshoumad*, et à ce moment, et seulement à ce moment, je vis en lui un ennemi. Je me levai d'un bond.

– Si c'est ce que je suis à tes yeux, il est préférable d'arrêter cette discussion.

Assad me lança un regard étonné et quelque peu amusé.

– Qu'est-ce qui te prend ? j'ai dit quelque chose de faux ?

– Tu me détestes ! tout simplement, criai-je.

– Non, je n'ai aucune raison de te détester. Tu as posé une question et j'y ai répondu.

Il croisa les jambes et se cala sur sa chaise, comme pour me signifier qu'il n'était pas dans son intention de partir.

– Je ne m'attendais pas à des injures de ta part, répondis-je en retournant m'asseoir.

– Ecoute une histoire, dit-il d'une voix indifférente à mes protestations. Tu sais que je ne suis pas un grand expert en matière de judaïsme. L'expert, en fait, c'est toi. Mais écoute quelque chose que peut-être tu ne connais pas.

Il me raconta que le grand rabbin avait coutume de poser des questions à ses visiteurs, pas seulement pour les tester, mais surtout pour enrichir leurs connaissances. Lors d'une de ses visites chez le rabbin, ce dernier lui demanda s'il savait qui était

Aher, et comme il ne savait pas, le rabbin lui raconta l'histoire d'Elisha ben Abouia, surnommé *Aher*, l'Autre. C'était un des docteurs éminents du Talmud. Il avait été fasciné par la philosophie grecque et s'était spécialisé dans les mathématiques ; sa foi dans le Dieu d'Israël avait été finalement ébranlée et il avait dû fuir à Antioche.

– Cet homme prêcha l'assimilation des juifs parmi les Romains, dit-il pour finir, et se tint à la disposition de Rome, allant jusqu'à dénoncer ses amis du passé, pendant la révolte de Bar Kokhba.

– Ainsi l'accusèrent ses adversaires parmi les Zélotes, dis-je.

– Tu connais cette histoire ?

– Et je sais aussi pourquoi tu me la racontes !

– Alors nous nous comprenons, dit-il en se levant avec un sourire victorieux.

– J'espérais que tu ne serais pas dans le camp des Zélotes, dis-je.

– Tu te trompes. Si j'étais dans leur camp, je serais en colère contre toi. Et je t'ai dit que je ne l'étais pas, je suis seulement désolé.

Nous nous séparâmes sur une poignée de mains. Un mois après, avait lieu le coup d'Etat de Rachid al-Gaylani*.

Tel-Aviv, 1991

*NDLR: Le coup d'Etat a eu lieu début 1941, et s'est fait contre la présence britannique en Iraq. Six mois plus tard, en juin 1941, alors que s'effondrait le régime de Gaylani, commençait le Farhoud, razzias qui visaient les juifs de Bagdad.